

PIERRE SUCHET **SUR LES TRACES DU FURAN**

Au cœur du département de la Loire, une rivière suit un parcours tortueux et contrarié. Elle naît à 1 160 mètres d'altitude, dans les Monts du Pilat, puis serpente sur 36 kilomètres avant de se jeter dans la Loire, à Andrézieux-Bouthéon, en aval de Saint-Étienne. Plus qu'un simple ruisseau, le Furan est un témoin vivant de l'histoire de cette agglomération : il fut un temps où la capitale du Forez portait haut les couleurs de l'industrialisation triomphante, attirait les jeunes campagnards ainsi que l'immigration polonaise et italienne à la recherche d'un travail. La ville a prospéré, s'est étendue et transformée. Dès le XIX^e siècle, le Furan est recouvert tout le long de sa traversée urbaine, relégué au rang de canalisation enterrée, et oublié de la plupart des Sté-

phanois. « J'habite Saint-Étienne depuis toujours, mais je ne savais pas qu'il y avait une rivière ! » Cette phrase, Pierre Suchet l'a entendue de multiples fois au cours de son enquête. Le Furan ne réapparaît qu'en aval de la ville, sinuant dans un paysage défiguré par les réseaux routiers et les cités construites à la hâte dans les années 60. Face à cette disparition, le photographe a entrepris un travail de redécouverte, en explorant les rives du serpent.

Penser à l'eau

« Pendant longtemps, mon rapport à l'eau était fonctionnel, comme pour beaucoup de gens nés dans le confort de l'après-guerre. On tourne un robinet, l'eau coule, on tire la chasse, elle



Le livre

Sur les traces du Furan. Une enquête

photographique Pierre Suchet, Danièle Méaux

Ed. Filigranes, 248 pages, 35€



« **Saint-Étienne, rue Marie-Joseph-Dorne. 8 décembre 2021.** Mon enquête sur le Furan a commencé ici, à l'endroit où la rivière disparaît sous la ville. Cette zone de transition vers le sous-sol me fait penser à la Nièvre, qui subit le même sort à Nevers. »

↳ s'en va. Entre les deux, on ne s'interroge pas. Pendant des décennies, on ne s'est guère posé la question de l'eau. Nous avons vécu dans l'illusion d'une ressource dont la disponibilité serait infinie. Mais depuis quelques années, avec les effets du réchauffement climatique, on s'aperçoit qu'on est confronté soit à trop peu d'eau, soit à une surabondance soudaine et destructrice. En menant mes recherches, et aussi grâce à la fréquentation de géographes, d'ingénieurs, d'historiens, je me suis aperçu qu'il y avait dans notre pays une réelle expertise sur la gestion de cette ressource, mais que la photo était utilisée comme un simple document témoin. Il n'existait aucune enquête volontairement photographique. J'ai donc entamé ma propre recherche, à la fois pour remplir ce vide et contribuer à l'alerte générale. Je me suis donné les moyens de voir pour comprendre. Mais pas n'importe comment. »

Les dessous de la ville

Suchet a passé son enfance et son adolescence à Nevers. Au milieu des années 2010, il visite une exposition consacrée à la ville. Y sont présentés de nombreux documents, dont des cartes postales. Se penchant sur une vitrine, il en découvre une des années 1920, puis une autre, montrant le même endroit dans les années 2000. « Ça a été un choc ! Sous ma ville coulait une rivière, la Nièvre. Et j'avais passé 50 ans en l'ignorant totalement, pensant que seule la Loire traversait la cité. Ce qui était frappant, c'était de constater à quel point l'enfouissement de ce cours d'eau avait bousculé la vie des riverains. Cette exposition m'a fait réfléchir. On y trouvait par exemple des arrêtés d'expropriation, des images d'habitats populaires installés le long de la Nièvre,

rasés ensuite à coups de bulldozer afin de construire des voies de circulation pour la voiture – la reine de l'époque. Une somme d'histoires oubliées que je désirais faire remonter à la surface. Cette rencontre fortuite a agi sur moi comme une douche froide, et j'ai entrepris un premier travail photographique sur ma région d'origine. Je l'ai par la suite décliné, jusqu'à me retrouver à Saint-Étienne où, grâce à Danielle Méaux, qui y enseigne l'histoire de l'art à l'Université, nous avons rassemblé toute une équipe d'experts pour mener à bien cette redécouverte du Furan. »

Investigation multiforme

Suchet est un enquêteur scrupuleux, minutieux, réfléchi. « On ne part pas à l'aventure sans une documentation bien construite. Pour l'anecdote, je suis devenu collectionneur de cartes postales... Elles m'ont servi à retrouver des lieux que j'avais repérés sur des plans. » Si son homonyme a incarné Hercule Poirot, lui serait plus un mélange de Sherlock Holmes – son appareil photo lui tient lieu de loupe – et d'Inspecteur Gadget, car il navigue avec aisance entre les multiples applications de géolocalisation. Pour faire simple : un appareil photo argentique dans une main, un smartphone dans l'autre. Fort de l'expérience de son premier travail sur la Nièvre, Suchet applique un protocole précis. L'exploration commence par une analyse sur différents types de cartes : Google Maps, Géoportail, Open Street Map, ainsi que des archives cartographiques. « Et là, je vois que le tracé souterrain du Furan diffère d'une carte à l'autre ! Google Maps montre une chose, l'IGN une autre, plus simple, en ligne droite, et Open Street Map a encore une autre version. Ce site,





« **Rochetaillée, barrage du Gouffre d'Enfer. 18 novembre 2022.** L'averse qui vient de tomber fait reluire le long cordon ombilical qui transporte l'eau du barrage du Pas-du-Riot jusqu'à la station de traitement de Solaure. »



« **La Fouillouse, avenue Albert-Raimond. 7 avril 2023.** Ce motif photographique exerce chez moi une attirance irrésistible. La scène du tunnel dans *Stalker*, d'Andreï Tarkovski, me revient à l'esprit. J'imagine le personnage de l'écrivain progressant en éclaireur. »

↳ nourri par des contributeurs citoyens, s'est finalement révélé le plus précis. C'est sur cette appli que je me suis appuyé. » Chaque prise de vue est anticipée. Avant de se rendre sur le terrain, Suchet repère les lieux sur ses cartes et analyse les photos anciennes qu'il va consulter aux archives municipales. Il évalue les courbes de niveau pour estimer le débit et la largeur de la rivière, et surtout cherche à savoir comment sera la lumière sur place. Là encore, l'outil numérique est précieux : « Je travaille essentiellement l'hiver et je m'informe de la course du soleil en utilisant des applications qui précisent son positionnement selon les heures. Comme chacun sait, il vaut mieux avoir la source de lumière dans le dos. »

Suivre au plus près

Mais comment s'y prendre, par où commencer ? « Je ne suis pas le seul photographe à m'être intéressé aux rivières. En général, soit ils partent de la source et descendent la pente, soit le contraire. Moi, au fil de mes lectures, j'ai d'abord disposé des points rouges sur des cartes. Et j'ai exploré en laissant ma curiosité prendre le dessus. Ma première photo, par exemple, a été prise à l'endroit pile où le Furan disparaît avant de passer sous Saint-Étienne. Cela m'intriguait au plus au point. Découvrir comment une rivière va être cachée sous le bitume. J'ai décliné mes lieux de prise de vues, toujours à l'écoute de mon intuition. Puis peu à peu, j'ai bouché les trous. » Pierre Suchet est un marcheur. « Le Furan, c'est 36 km en tout, mais si je fais le compte, j'ai bien parcouru 200 bornes, à pied.

Il m'a fallu parfois accomplir de longs détours pour trouver l'endroit que j'avais repéré, entre les autoroutes, les voies ferrées, les zones industrielles, les murs d'usines, sans compter les points d'accès barrés par les propriétaires des terrains. Les rives des cours d'eau appartiennent généralement à l'État, c'est un bien commun, mais d'un coup, vous vous trouvez face à des propriétés privées. Là, j'ai dû me résigner et faire l'impasse. Ce n'est pas dans mes habitudes d'agir par effraction ! » Le Furan est enfoui sous la ville, mais aussi sous les règlements.

Lentement et sûrement

Fidèle à sa démarche exigeante, Suchet a finement sélectionné son matériel. « Le choix de l'appareil dit déjà quelque chose. Un peintre n'obtient pas le même tableau s'il travaille à l'aquarelle ou au fusain. Pareil pour la photo. On ne montre pas la même chose en fonction de l'outil utilisé. Je travaille exclusivement en argentique, ce qui implique un choix sûr de l'appareil et de la sensibilité du film. Je dispose de tout un arsenal : un Leica 24x36, un Hasselblad XPan panoramique, un Rolleiflex moyen format, et une chambre photographique 8x10 en bois. J'ai privilégié la chambre, une expérience de la lenteur – installation du trépied, cadrage, mesure de la lumière... Tout prend du temps. Mais cela correspond à mon approche. Trouver le lieu précis et être certain que c'est le bon. Photographier une rivière cachée n'est pas un acte évident. Il faut observer pour comprendre et attendre le moment où la résolution s'opère. » Comme un vrai enquêteur !

JJ Farré